ça MEUHr'présente

L'Orignal déchaîné

Vol. 24 no3 jeudi 11 novembre 2010

La dépendance sur la technologie

Michel Laforge
Éditeur/Rédacteur
mr_laforge@laurentienne.ca

On est en 1998. Tu es assis en salle de classe à écouter ton enseignant expliquer à la classe encore une fois comment faire des multiplications. T'ennuyant, tu décides de passer une note à ton ami pour lui demander ce qu'il fait en soirée.

« Fast forward » en 2010 et le même principe est encore en vigueur, sauf que les moyens ont changé. Au lieu du bout de papier, c'est la messagerie texte via les téléphones cellulaires. Cependant, le « cliquetis, cliquetis, cliquetis » des touches et la vibration (voire la sonnerie) sont beaucoup plus dérangeants pour le restant de la classe que l'était le morceau de papier.

Malgré l'absence quasi totale des cellulaires durant les années 1990, les gens arrivaient à se débrouiller dans leurs vies quotidiennes. Ce n'est que récemment que s'est développé le « besoin » de vérifier ses messages textes sans cesse, de vérifier ses courriels aux 15 minutes, ou encore de fignoler sur Facebook à ne plus finir.

Pourtant, les attentes de la société ont changé par rapport à l'utilisation de ces nouvelles technologies. De nos jours, on s'attend à ce que les gens soient branchés de façon continue. Si quelqu'un a le malheur de ne pas pouvoir répondre à ses courriels un seul soir, il en entend sûrement parler plus tard. Cela fait donc qu'on ouvre la porte à une journée de travail qui, en principe, ne finit jamais. À cause de la nature instantanée des communications d'aujourd'hui, on s'attend à ce que les employés puissent répondre à toute heure de la journée.

Ces habitudes créent, à la longue, une dépendance. Ce n'est pas pour rien que les étudiants ne sont plus capables de se passer de leurs appareils électroniques. Peut-on vraiment croire que le « cliquetis, cliquetis, cliquetis » des claviers en salle de classe soit vraiment le résultat d'une prise de note, ou bien s'agit-il plutôt de clavardage, de réseautage social ou autre? Il faut songer à savoir si les appareils électroniques sont réellement des outils d'apprentissage ou s'ils sont plutôt des sources de distraction.

D'ailleurs, on doit questionner le raisonnement du premier ministre McGuinty au cours du mois de septembre dernier lorsqu'il a dit que les téléphones intelligents pourraient servir d'outil d'apprentissage dans les salles de classe au secondaire. On admet que dans le contexte d'un cours de communication ou encore d'informatique il pourrait effectivement être utile d'avoir des cellulaires en classe. Par contre, si le but est de faire de la « recherche » dans le cadre d'un cours d'histoire, un tour d'autobus jusqu'à la bibliothèque municipale (ou même universitaire) la plus proche serait une dépense beaucoup mieux justifiée que l'achat d'une trentaine de téléphones intelligents.

Personnellement, l'utilisation de téléphones et des portables en salle de classe ici à la Laurentienne me pose problème. Si les gens veulent gaspiller l'argent qu'ils dépensent pour assister au cours en clavardant, on ne peut rien y faire. Cela dit, quand cette même habitude me distrait et que ça affecte mon apprentissage, c'est tout une autre histoire. Si je ne peux même pas entendre le professeur parce que le bruit du système de ventilation et du vidéo youtube qui joue sur le portable de mon voisin enterre la voix du prof, à qui dois-je m'adresser pour que mes droits d'étudiant soient respectés?

De plus, étant rendu en quatrième année, plusieurs cours empruntent un format séminaire plutôt qu'un format magistral et ce type d'enseignement tourne autour de la discussion collective du groupe. Comment peut-on donc réellement apprendre, discuter, critiquer et comprendre un thème lorsque la moitié des membres de la classe préfèrent se distraire avec des appareils électroniques plutôt que d'écouter et de participer activement au cours? Il se peut fort bien qu'on ne ressorte du cours qu'avec la moitié des connaissances qu'on aurait acquises si toute la classe avait participé.

En somme, le bout de papier qu'on mentionne en début de texte n'était pas toléré par l'enseignant il y a une dizaine d'années. Il fallait donc s'efforcer de le cacher du mieux possible. Alors pourquoi est-ce qu'on tolère aujourd'hui ce genre de comportement de la part des étudiants? On est quand même plus au secondaire...

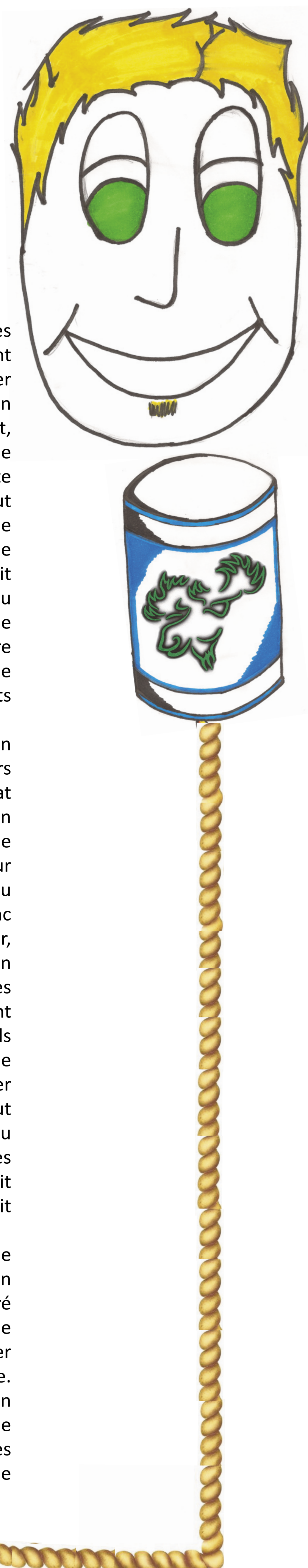




Image : Christine Bergeron

Équipe déchaînée 2010-2011

L'Orignal déchaîné, constitué en personne morale le 23 octobre 2006, est le journal étudiant en français de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux et celles qui veulent s'adresser à la communauté laurentienne en français.

L'Orignal déchaîné tire 1 000 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un ordinateur Macintosh G5 et est imprimé chez Journal Printing. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'Université Laurentienne, à divers points de distribution en ville, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonné(e)s.

Les changements d'adresse et les demandes d'abonnement ainsi que tout exemplaire non distribué doivent se faire envoyer à l'adresse ci-dessous.



Vous pouvez nous faire parvenir vos commentaires et suggestions en utilisant les coordonnées incluses à la droite.

Afin de vous abonner au journal, vous pouvez aussi nous contacter en utilisant ces coordonnées.

304 Centre étudiant
Université Laurentienne
Sudbury ON P3E 2C6

Téléphone : (705) 675-4813
Télécopieur : (705) 675-4876
Courriel : lorignal@laurentienne.ca

Un orignal quitte le troupeau...

Christine Bergeron
cz_bergeron@laurentienne.ca
Michel Laforge
mr_laforge@laurentienne
Éditeurs / Rédacteurs

Depuis le dernier numéro, l'équipe de l'Orignal déchaîné a connu des hauts et des bas. Un changement au sein de l'équipe a nécessité un dédoublement d'effort afin que l'on puisse continuer à vous livrer votre journal étudiant sans prendre de retard. Pourtant, nous y voici, le 11 novembre comme prévu, malgré le fait que notre rédactrice/éditrice en chef a démissionné de son poste le 12 octobre dernier. D'ailleurs, vous trouverez ci-dessous sa lettre de démission, republiée de façon intégrale.

L'équipe de l'Orignal s'est rendu compte suite au départ de Stéphanie, qu'un changement au sein de la structure de gestion du journal était nécessaire afin qu'un partage plus efficace des tâches ait lieu. Premièrement, nous avons décidé de diviser le poste de rédacteur/éditeur en chef parmi trois membres du Conseil Exécutif. Ce faisant, l'équipe du Conseil Exécutif a adopté un format coopératif à part entière dans son fonctionnement. C'est-à-dire que toutes les décisions et tâches par rapport à la rédaction, l'édition, la mise en page et la gestion du journal sont faites par ces trois membres. C'est la raison pour laquelle vous constaterez dans la section « l'équipe de déchaînés », à gauche de cet article, un changement des titres.

Le vide entre la démission de Stéphanie et la restructuration du Conseil Exécutif a été comblé par les deux membres restants. Nous avons dû procéder en convoquant une réunion afin de recevoir les candidatures pour le troisième poste du Conseil Exécutif et en passant ensuite au vote et à l'élection. C'est donc avec plaisir que nous accueillons Josée Prévost au poste d'édition et de mise en page. Son savoir pratique nous aidera à concevoir et à construire plus efficacement le journal.

Les deux autres membres du Conseil Exécutif continueront à effectuer leurs tâches, tout en assumant également les portions connexes à leurs postes qu'entreprenait auparavant Stéphanie.

C'est par respect envers Stéphanie et la décision qu'elle a prise et pour assurer le bon fonctionnement du journal que l'équipe a mis « le paquet » pour faire de ce numéro ce à quoi les lecteurs s'attendaient. Certes, la tâche n'a pas été facile, mais avec de l'ingéniosité et une équipe dévouée, ce numéro, ayant pour thème « Tout l'monde en parle », nous permet de couvrir des sujets parfois difficiles à regrouper autrement. Ce thème a fait en sorte que les chroniqueurs ont pu nous faire parvenir des articles sur des thèmes chauds, de l'heure, qui ont su attiré leur attention.

Nous aimerions remercier Stéphanie pour tout le travail et le dévouement qu'elle a offerts au journal, et lui souhaitons du succès dans tout ce qu'elle entreprendra. Bonne chance Stéphanie!



Chers orignaux et toutes autres personnes concernées,

C'est avec mélancolie que je vous écris, pour vous faire part de ma démission au Conseil Exécutif en tant qu'Éditrice en chef de l'Orignal déchaîné.

Lorsque j'ai pris en main le projet, j'ai voulu créer un changement perspicace et connaître une expérience positive. J'espérais faire de même pour les membres et amis de l'Orignal. Malheureusement, je sens que cette expérience s'est mise à changer. Certains sont émergés face aux différences qui se sont installées en ce qui a trait à la vision du journal. De ce fait, ma vision du journal n'étant pas, selon moi, comprise ou respecté, mon assiduité en tant que «leader» du journal, me paraît inatteignable dans le contexte situationnel présent. Pour des raisons personnelles autant que pour des raisons professionnelles, je préfère me retirer de ce poste et éviter les conflits existants.

Toutefois, je pars avec un sentiment profond que j'ai accompli un de mes objectifs. Quelle belle équipe diversifiée que celle des orignaux 2010-11! Je suis enchantée que vous ayez embarqué dans ce projet et je suis très fière de vos efforts, vos progrès, l'identité que vous portez ainsi que la ferveur que vous donner à la voix des étudiants de l'Université Laurentienne.

À ceux qui prendront la relève, j'ai confiance en vous. Le journal est entre les mains de gens critique, authentique et fleurissant. Je suis contente d'avoir eu la chance de travailler avec vous. Continuer à produire, parce que ça vaut la peine de vous lire! Je vous quitte en temps qu'Éditrice, avec l'assurance que vous ne cesserez de m'épatez avec la saveur, intense, quoique délicieuse, de vos écrits.

Affectueusement,
Stéphanie Albert



Mot de l'AEF... Novembre 2010

Danielle Blais,
Vice-présidente socioculturelle et des services de l'AEF
dy_blais@laurentienne.ca

Le mois de novembre est censé être le mois de l'année le plus déprimant, et il le sera si vous ne participez pas à nos activités! L'AEF organise pour vous plein d'activités qui pourraient bien vous intéresser. Donc, plus d'excuses pour vous emmerder au mois de novembre. Cette fois, on s'amuse!

Nous allons commencer le tout avec des séances de fabrication de cartes de vœux pour le temps des fêtes. Si vous êtes intéressés à faire des cartes avec du papier recyclé, alors nous avons besoin de votre aide! Dans le but de faire un prélèvement de fonds pour l'AEF, nous allons réutiliser du vieux papier pour le temps des fêtes. Donc si l'activité vous dit, nous serons à l'Entre-deux du 10 au 12 novembre, de 10 h à 12 h et certaines autres heures (veuillez vérifier le calendrier).

Si par malheur vous ne pouvez pas vous joindre à nous pour cette activité palpitante, venez quand même nous encourager en achetant des cartes de vœux pour votre famille ou vos amis. En vente au bureau de l'AEF du 15 au 19 novembre jusqu'à l'épuisement des « stocks », elles seront une touche personnelle et environnementale. Sauvons notre planète!

Le mois de novembre est reconnu chez les Canadiens français comme le mois de la Ste-Catherine. Rien de mieux que des bonbons pour passer la fin du semestre. En collaboration avec le Centre franco-ontarien de folklore (CFOF), l'AEF organise des journées de fabrication de tire de la Ste-Catherine dans le local L-239. Des bonbons fabriqués à l'ancienne vont vous sucrer le bec et en même temps vous apprendrez une belle tradition. Joignez-vous à nous les 22 et 23 novembre pour fabriquer et tirer de la tire comme auparavant. Vos papilles gustatives seront en extase devant ces sucreries! Pour toute participation à cette activité, il y aura des billets à faire tirer pour le café chantant.

Le Centre franco-ontarien de folklore (CFOF) organise encore cette année le café chantant. Ayant eu un grand succès l'an passé, il répète cette activité qui attire beaucoup de gens à une célébration comme autrefois. L'AEF s'associe cette année avec le CFOF pour inviter la population étudiante à se joindre à nous dans le but de célébrer une fête Canadienne française qui vous « déboîtera le Canayien! » Venez danser, chanter et vous amuser sur des airs folkloriques d'autrefois. Pour de plus amples renseignements, veuillez contacter le CFOF au 675-8986.

Il y aura un déjeuner aux crêpes gratuit pour tous les membres de l'AEF. Lorsque vous présenterez une carte étudiante de l'AEF, qui est valide le 3 décembre au local L-239, vous recevrez des crêpes à volonté avec un chocolat chaud. Qui dit non à de la « bouffe » gratuite? Vraiment? Venez en grand nombre! Les membres des autres associations seront acceptés aussi, mais seulement avec une contribution de 2 $.

Pour vous permettre de remporter des prix ce mois-ci, l'AEF à décidé d'organiser « les douze jours de fête ». Pour cette activité, il s'agit de passer au bureau de l'AEF entre le 22 novembre et le 7 décembre afin de découvrir les douze objets des fêtes qui seront dissimulés dans le bureau (ils seront visibles). Chaque jour, il y aura un gagnant par objet ajouté en plus d'un grand gagnant le 8 décembre pour tous ceux qui auront participé. N'oubliez pas de passer au bureau pour plus d'information et participez en grand nombre! Bonne chance!

Pour de plus amples renseignements ou si vous avez des questions, n'hésitez pas à communiquer avec le bureau de l'AEF ou même envoyer un courriel à dy_blais@laurentienne.ca.

Calendrier de l'AEF

www.monaef.ca

Novembre 2010 à l'AEF

Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10 Fabrication de carte 10h-12h 13h-16h	11 Fabrication de carte 10h-12h	12 Fabrication de carte 10h-12h 13h-15h	13
14	15 Vente de cartes de vœux	16 Vente de cartes de vœux	17 Vente de cartes de vœux	18 Vente de cartes de vœux	19 Vente de cartes de vœux	20
21	22 Jour de fête 1 Tire Ste-Catherine 12h-16h30	23 Jour de fête 2 Tire Ste-Catherine 8h30-11h30	24 Jour de fête 3	25 Jour de fête 4 Café chantant 19h	26 Jour de fête 5	27
28	29 Jour de fête 6	30 Jour de fête 7	1 décembre Jour de fête 7	2 décembre Jour de fête 8 Soirée cinéma « Joyeux Noël » 19h	3 décembre Jour de fête 9 Déjeuner aux crêpes 8h30-11h30	



SCE-202, Centre étudiant
Université Laurentienne
935 chemin du lac Ramsey
Sudbury, Ontario P3E 2C6

Tél. : (705) 673-6557
Téléc. : (705) 675-4876
aef@laurentienne.ca

Il a fêté son 92e anniversaire
Quelques faits intéressants au sujet du jour du Souvenir

Christine Bergeron
Éditrice / Rédactrice
cz_bergeron@laurentienne.ca

Comme on le sait tous, c'est aujourd'hui le jour du Souvenir. En fait, comment oublier cette journée où l'on commémore les sacrifices des milliers de Canadiens et Canadiennes qui sont décédés ou on été blessés pendant la guerre? Or, L'Orignal déchaîné ne pouvait pas être publié le 11 novembre sans écrire un article à ce sujet. Bien sûr, cette omission aurait été perçue comme un manque de civisme, donc je me suis alors questionnée sur cette tradition. Comment faire en sorte de ne pas répéter tout ce qui se dit chaque année à ce sujet, comment ne pas saturer les gens d'informations répétitives?

À dire vrai, la tâche s'avère pratiquement impossible! Le jour du Souvenir est tellement ancré dans notre société que l'on croit tous le connaître sous toutes ses coutures. Cependant, sommes-nous vraiment conscients de tous ces symboles, plus particulièrement le début de cette tradition et le choix de la petite fleur rouge? Pour ma part, je suis persuadée que plusieurs faits à ce sujet s'avèrent toujours inconnus du grand public, alors quelques recherches assez faciles m'ont permis de trouver une variété de points intéressants…

Selon l'Encyclopédie canadienne en ligne, le jour du Souvenir est célébré le 11 novembre en mémoire de l'armistice de la Première Guerre mondiale en 1918. Cependant, saviez-vous qu'au début, (Terre-Neuve le fait encore aujourd'hui), on appelait le jour du Souvenir, le jour de l'Armistice? De plus, ce n'est pas seulement le nom qui a changé au cours des années. En fait, de 1923 à 1931, le jour du Souvenir n'était pas célébré le 11 novembre, mais plutôt le jour de l'Action de Grâces, alors, en se souvenant de tous ceux qui sont morts pour nous, on disait un merci de plus à l'Action de Grâces.



Monument commémoratif de guerre du Canada (Ottawa)
Photo : Christine Bergeron

Pour ma part, le symbole par excellence du jour du Souvenir est le coquelicot, une tache rougeoyante placée sur le rebord des manteaux des Canadiens et des Canadiennes. En fait, au Canada, ce symbole floral fut adopté en 1921 et signifie « Souvenir ». Toutefois, l'origine même de ce petit symbole n'est pas innocente. Il existe depuis les guerres napoléoniennes du XIXe siècle et cette origine provient du fait que cette petite fleur recouvrait les champs de bataille de sa couleur rouge sang après les combats.

Ce fait historique nous rappelle drôlement l'historique des coquelicots qu'on nous raconte depuis l'enfance. Un aspect qu'on omet souvent de dire est que dans les Flandres, où poussaient les coquelicots durant les guerres napoléoniennes, ces fleurs étaient peu nombreuses juste avant la Première Guerre mondiale; leur présence durant cette guerre était due à l'enrichissement des terres par la poussière de chaux apportée lors des bombardements. Ceci explique aussi qu'après la guerre, le sol finit par épuiser la chaux et les coquelicots étaient alors de plus en plus rares.



La tombe du soldat inconnu (Ottawa)
Photo : Christine Bergeron

On connait maintenant l'image à l'origine des coquelicots, mais saviez-vous que c'est grâce à Moina Micheal, une enseignante américaine, que le coquelicot est maintenant porté sur nos manteaux? Après la lecture d'« Au Champ d'Honneur », elle a décidé de porter le coquelicot en hommage à tous ceux qui étaient morts au combat. Deux ans plus tard, Madame Guérin eut vent de cette marque de respect et décida de fabriquer des coquelicots pour amasser des fonds. Suivant cet l'exemple, la Légion royale canadienne adopta ce symbole pour le jour du Souvenir, pour la première fois le 5 juillet 1921.

Au début, les premiers coquelicots de la Légion royale canadienne furent fabriqués par d'anciens combattants handicapés sous la gouverne du Ministère de la Réintégration des Soldats à la Vie civile. De plus, saviez-vous que c'est la Campagne annuelle du Coquelicot qui permet de financer les activités de la Légion royale canadienne, et ce, tout au long de l'année?

Enfin, chaque fois que vous verrez un coquelicot égayer l'habillement d'une personne, n'oubliez pas qu'il s'agit de bien plus qu'une simple fleur symbolique. On parle ici d'un souvenir, d'une pensée et d'un revenu pour soutenir ceux qui ont tout donné pour notre liberté. En somme, derrière chaque petit symbole se cache souvent bien des renseignements insoupçonnés…

www.qc.legion.ca/coquelicot.html


Photo : www4jas.org.uk/poppy.htm

Matichuk : Un échec ou une victoire pour les Franco-Sudburois?

Philippe Bélanger-Leroux
Agent de publicité/visibilité
pr_leroux@laurentienne.ca

Il me semble que « tout l'monde en parle » des récentes élections municipales de la ville du Grand Sudbury. Marianne Matichuk, qui a été élue avec 46 % des voix contre le maire sortant John Rodriguez, devient la première femme élue à la mairie depuis la fondation de la ville en 1893. Partant des faits, Matichuk, qui ne détient peu, ou même aucune expérience en politique, déclenche une victoire imprévue. Par le biais de ces idées de « changement » et de « vérité », il faut croire que les Sudburois étaient prêts pour une nouvelle voix, une nouvelle direction.

Pour plusieurs dans cette ville conservatrice, la victoire de Matichuk confirme un exploit inédit pour les femmes. Cependant, pour les Franco-Sudburois, il s'agit plutôt d'un échec démesuré qui pourrait avoir un impact au cours des quatre prochaines années. Bien qu'il faut être fier d'avoir élu une femme au pouvoir est-ce qu'il faut être fier d'avoir mis au pouvoir, une unilingue anglophone? Il est certain que le maire sortant Rodriguez éprouvait des difficultés dans sa seconde langue, cependant, son aise et son charisme lui permettaient de communiquer avec ses citoyens de langue française. De nouveau, la prise de pouvoir de la nouvelle mairesse confirme un problème récurrent pour la communauté franco-ontarienne de Sudbury. Bien que les Franco-ontariens représentent une minorité dans la ville de Sudbury, comprendra-t-elle nos problèmes, nos objectifs et nos aspirations?

Face à cette situation, il nous reste seulement qu'une chose à dire : « Good luck Matichuk »!


Marianne Matichuk
Photo : The Sudbury Star

Le magasinage le lendemain de Noël Qu'en pensez-vous?

Matthew Lynch
mj_lynch@laurentienne.ca

Les élections municipales ont reçu beaucoup de publicité, pour en dire le moins. Les dernières quatre années dans la ville du Grand Sudbury ont été remplies de controverse, donc les élections s'annonçaient extrêmement intéressantes, et ce, surtout pour les jeunes qui n'avaient jamais eu la chance de voter.

Quand la poussière s'est dissipée, Marianne Matichuk est devenue la première femme à être élue maire de la ville du Grand Sudbury, alors il s'agit sans aucun doute d'un événement historique important. De même que l'élection de Barack Obama il y a quelques années, c'est un signe qu'un progrès arrive finalement, et ça c'est merveilleux. Par contre, il y a un fait qui alarme plusieurs gens : Matichuk a l'intention de permettre aux magasins d'ouvrir leurs portes le 26 décembre.

Chaque hiver, il n'y a pas une, mais deux controverses dans notre ville, soit l'infâme « Guerre sur Noël », durant laquelle un petit groupe extrémiste essaie de prévenir le reste de la ville d'exprimer leur esprit pour cette célébration (ceci n'est pas unique à Sudbury, en fait, ça se passe plutôt partout), et le débat qui est presqu'unique à notre communauté, soit la guerre sur le lendemain de Noël.

Au sein de la ville du Grand Sudbury, il y a eu beaucoup de débats au sujet de l'ouverture des magasins le 26 décembre. Les marchands aiment peut-être avoir les magasins ouverts, mais les employés peut-être un peu moins. Noël est sans aucun doute la plus grande fête de l'année au Canada. Malgré le fait que la fête est célébrée officiellement le 25 décembre, la saison commence vraiment le lendemain de l'Halloween, et même avant. Certains magasins dans lesquels je suis entré dans les dernières semaines avaient déjà sorti leurs marchandises de Noël et les caissières dans deux de ces magasins m'ont dit que leurs décorations étaient sorties depuis le mois d'août. Dire que Noël est une grande fête ici, c'est en dire le moins.

Pour les jeunes, c'est magique, et pour les « moins jeunes », tel que ma grand-mère aime que je les appelle, c'est un temps pour se rappeler des précieux souvenirs de leur enfance, un temps de joie et d'innocence. Pour tout le monde, c'est le temps de passer du temps avec leurs familles et de se détendre avec eux. Les employés des magasins ont eux aussi ces droits; ils travaillent très fort et souvent de longues heures irrégulières et ils veulent autant passer du temps avec leurs familles à Noël que le restant de la population.

Ceux qui disent que Matichuk ne fait que donner aux magasins le choix d'ouvrir leurs portes ou non ne comprennent évidemment pas le fonctionnement des affaires. Si un magasin ouvre ses portes le 26 décembre, les autres entreprises vont vouloir faire compétition avec lui, ce qui implique qu'avant longtemps, ils seront tous ouverts.

Si les magasins seront maintenant ouverts le lendemain de Noël, comment longtemps devra-t-on attendre avant qu'ils soient également ouverts le jour de Noël? Malheureusement, ce jour n'est peut-être pas aussi loin qu'on l'aurait cru. Pensez au magasinage les dimanches et le fait que quand celui-ci a été introduit pour la première fois, c'était un concept révolutionnaire! Maintenant, il est rare qu'un magasin ne soit pas ouvert sept jours par semaine. Ce changement s'est établi de façon remarquablement rapide. Étant un bébé des années 1990, je me souviens des affiches annonçant que tel endroit était maintenant ouvert les jours commençant par « di », au lieu d'uniquement ceux qui finissent par « di ». Par contre, malgré le fait que je me souviens de ces affiches, je n'ai aucun souvenir du temps où les magasins étaient fermés le dimanche. Le changement s'est fait très rapidement. De plus, avec les magasins ouverts le 26 décembre, il y aura sans doute des employés en train de remplir les étagères du magasin le soir du 25 décembre.

Avec son nouveau poste prestigieux, il est facile pour Matichuk de dire que nous devrons imiter les autres villes. À mon avis, les parents qui travaillent sept jours par semaine afin de supporter leurs familles méritent un peu de temps pour jouir de cette occasion. Noël est le seul temps à Sudbury où les employés des boutiques ont deux jours de vacances de suite qui leur sont garantis, et Matichuk planifie ruiner cela pour tout le monde. Ça me déçoit énormément que notre société est devenue tellement consommatrice qu'elle préfère magasiner que de passer du temps en famille. Plusieurs ont de la famille hors de la ville, et c'est difficile de pouvoir les visiter avec un seul jour de vacances. En fait, comment aimeriez-vous passer Noël tout seul, en train d'imaginer le plaisir que vos familles sont en train d'avoir ensemble?

De quoi les consommateurs doivent-ils possiblement avoir tellement besoin qui ne peut attendre un ou deux jours? À part des services d'urgence, attendre un autre vingt-quatre heures ne tuera personne. Notre société est devenue tellement impatiente...

Si les magasins sont ouverts le 26 décembre, soyez assurés que je ne serai pas parmi les centaines de clients qui seront sans doute en train de se bousculer pour y arriver en premier. Je refuse de supporter l'ouverture des magasins cette journée et j'espère que vous ferez de même. Avec respect, Mme Matichuk, vous ne seriez peut-être pas si insistante d'ouvrir les magasins le lendemain de Noël si vous aviez à travailler deux emplois pour supporter votre famille. Je connais plusieurs employés des magasins de la ville du Grand Sudbury, et pas un seul d'entre eux est impressionné par votre proposition. Je doute très fortement que vous allez travailler le lendemain de Noël, donc s'il-vous-plait, laissez le reste de la ville bénéficier des mêmes plaisirs que vous!


Photo : http://clarencethehorse.wordpress.com/2009/12/26/bruins-devour-thrashers-boxing-day-memories/

Sept « faux pas » de la mode

Un mot de votre chroniqueur de style

Philippe Bélanger-Leroux
Agent de publicité/visibilité
pr_leroux@laurentienne.ca

Bien évidemment, le budget d'un étudiant ne permet pas toujours d'investir dans une garde-robe luxueuse. Plusieurs diront même qu'il est impossible d'avoir des vêtements « à la mode » lorsque les besoins financiers ne le permettent pas. Toutefois, il faut conclure qu'il n'est pas impossible de suivre les tendances ainsi que les couleurs en saison, il faut plutôt faire des investissements et des choix de valeur sûre dans nos vêtements.

Après mes quelques années d'étude à la Laurentienne, j'ai pu constater qu'il existe de nombreux « faux pas » dans les tendances vestimentaires des étudiants de notre institut scolaire. Dans l'espérance que cette chronique puisse améliorer ou même changer les erreurs de jugement de quelques étudiants face à leur choix de vêtement, voici des indices et des idées qui sauront vous aider à attirer l'attention d'un nouvel amant ou d'un futur employeur.

1) Il me semble que plusieurs étudiants à la Laurentienne semblent avoir beaucoup de difficulté avec le port des bas. En général, les bas doivent agencer nos vêtements. Donc avec un pantalon noir, il est primordial qu'on porte des bas noirs, et non blancs! Puisque j'aborde le thème des bas, s'il vous plaît, évitez à tout prix de porter des bas avec les souliers « Crocs » ou encore pires, les sandales.

2) Saviez-vous que le port de vêtements trop petits ou trop gros nous donne l'illusion d'être plus gros? Certes, il est important d'enfiler un habillement qui est idéal pour notre poids ainsi que pour notre grandeur. Il existe d'ailleurs des boutiques dans la ville de Sudbury pour les géants ainsi que pour les personnes qui sont dotées d'un surplus de poids.

3) N'oubliez pas d'éviter l'excès de vêtements en denim.

4) Vous n'êtes plus au palier secondaire, il est temps de confisquer vos gilets remplis de messages enfantins. Il n'y a rien de plus aveuglant qu'un t-shirt avec les inscriptions « Je suis avec stupide » ou même « Les blondes sont meilleures que les brunettes ».

5) Il faut prendre des risques dans le monde de la mode. Toutefois, ne soyez pas trop avant-gardistes, le port de tutus est seulement approprié pour une journée de l'année que nous venons tout juste de passer : l'Halloween.

6) Saviez-vous que votre ceinture doit être la même couleur que vos souliers ou vos bottes? Les souliers noirs détestent les ceintures brunes!

7) N'ayez pas peur de prendre soin de votre hygiène et de votre apparence physique. Oui, vous êtes censés avoir deux sourcils!



5th avenue (New York)
Photo : Philippe Bélanger-Leroux

Mon séjour inoubliable en Afrique du Sud

Brigitte Dupuis
ba_dupuis@laurentienne.ca



Boulders Beach et la colonie de pingouins africains
Photo : Brigitte Dupuis

Cet été, j'ai voyagé en Afrique du Sud pour étudier à Stellenbosch University pour la 10e école estivale du 5 juin au 7 juillet 2010. J'ai toujours voulu visiter ce pays de beauté magnifique pour lequel j'ai développé un intérêt particulier en étudiant l'apartheid à l'école secondaire. J'ai toujours voulu étudier à l'étranger lors de mes études postsecondaires et au deuxième semestre de ma troisième année, je me suis rendu compte que je devais me grouiller parce que le temps s'écoulait. En plus, je ne pouvais pas m'absenter lors de ma quatrième année, car je devais suivre un cours obligatoire qui est seulement offert une fois par deux ans pour obtenir mon bac spécialisé en Droit et justice. Positiviste que je suis, j'ai décidé de jeter un coup d'œil sur le site web de la Laurentienne internationale et à ma surprise j'ai trouvé une multitude de programmes offerts pendant l'été. Quelques mois plus tard, j'ai appris que j'avais été acceptée à l'école annuelle estivale à Stellenbosch intitulée « Nation-building and development: Challenges for South Africa » d'une durée de quatre semaines.

Je dois admettre que j'étais un peu nerveuse de quitter mon pays pour la première fois, mais j'étais rassurée du fait que j'avais le support de ma famille et de mes amis. Cela n'a pas dû être facile pour mes parents de me laisser partir dans un pays historiquement violent et dangereux à l'autre bout du monde…

La ville de Stellenbosch est situé 50 km à l'est de Cape Town, la capitale législative de l'Afrique du Sud. Fondée en 1679, Stellenbosch est la deuxième plus ancienne ville du pays après Cape Town et l'origine de Stellenbosh University remonte à 1866. L'une des quatre plus grandes universités de recherche en Afrique du Sud, elle compte plus de 24 000 étudiants dont 10 pour cent proviennent de l'étranger. Stellenbosch University est composée de 10 facultés, de 40 centres de recherche et de 150 départements. À mon avis, un de ses programmes les plus fascinants est la viticulture, c'est-à-dire la culture de la vigne et de la fabrication du vin.

Nous devions choisir trois cours parmi une liste de six. Chaque cours durait une semaine et équivalait deux crédits pour un total de six crédits. Le premier cours qui portait sur l'histoire et le système politique de l'Afrique du Sud était obligatoire. Le deuxième cours que j'ai suivi était l'art et les médias pendant et après l'apartheid. Le dernier cours traitait du sida d'une perspective sud-africaine. L'université est bilingue : anglais et afrikaans. Il va sans dire que les cours étaient enseignés en anglais puisque l'afrikaans n'est pas une langue communément parlée à l'extérieur de l'Afrique du Sud.

Nos fins de semaine et soirées étaient toujours remplies d'activités. Nous avons assisté à un match de Rugby où l'Afrique du Sud a battu la France 42-17 et nous avons vu une colonie de pingouins à Boulder's Beach, ainsi que des babouins au Cap de Bonne-espérance. Nous avons également passé une fin de semaine de camping à Swellendam. Cependant, l'activité qui m'a le plus marquée est définitivement notre visite à Robben Island, une petite île au large de Cape Town où Nelson Mandela a passé 18 ans de sa vie emprisonné dans une petite cellule. Historiquement utilisé comme une colonie de lèpres et un endroit stratégique de manufactures d'armes lors de la Seconde Guerre mondiale, Robben Island est maintenant un musée national.



Cellule de prison de Nelson Mandela à Robben Island
Photo : Brigitte Dupuis

Mon séjour en Afrique du Sud s'est terminé avec un voyage optionnel supplémentaire de la Garden Route, une bande pittoresque de la côte sud-est de l'Afrique du Sud. Nous avons visité un sanctuaire d'éléphants, un sanctuaire de singes, une ferme d'autruches et les Grottes Cango situées par-dessus et non sous la terre. Un autre de mes endroits préférés à visiter était le cap des Aiguilles (Agulhas en anglais), le point de relief le plus au sud du continent africain où l'océan Indien et l'océan Atlantique se rejoignent.

Je n'ai su qu'après avoir été acceptée à Stellenbosch que la Fédération Internationale de Football Association (FIFA) tenait la Coupe du monde de football 2010 en Afrique du Sud. Cette Coupe qui se déroule à tous les quatre ans est le premier tournoi de telle envergure à se dérouler sur le continent africain. J'ai regardé les matchs de Bafana Bafana (l'équipe sud-africaine) sur des grands écrans dans des bars locaux et l'atmosphère d'unité et de fierté était contagieuse à tel point que je voulais devenir citoyenne de cette belle nation! Une chose est sûre et certaine, je ne manque pas le bruit incessant des vuvuzelas; une corne d'environ soixante-dix centimètres de longueur qui produit un son lorsqu'on y souffle.

La Semaine de l'éducation internationale célébrée par plus de 85 pays y compris le Canada se tient du 15 au 19 novembre 2010, alors si vous voulez en savoir plus sur l'éducation internationale et les opportunités disponibles, n'hésitez pas à contacter le bureau de Laurentienne internationale. Pour obtenir plus d'information au sujet de mon expérience en Afrique du Sud, vous pouvez venir au symposium le mardi 16 novembre 2010, à 13 h, au local DA-102 près du Grand Salon. Il n'y a que 3 pour cent des étudiants postsecondaires qui poursuivent des études à l'étranger. Allez-vous faire partie de cette minorité?



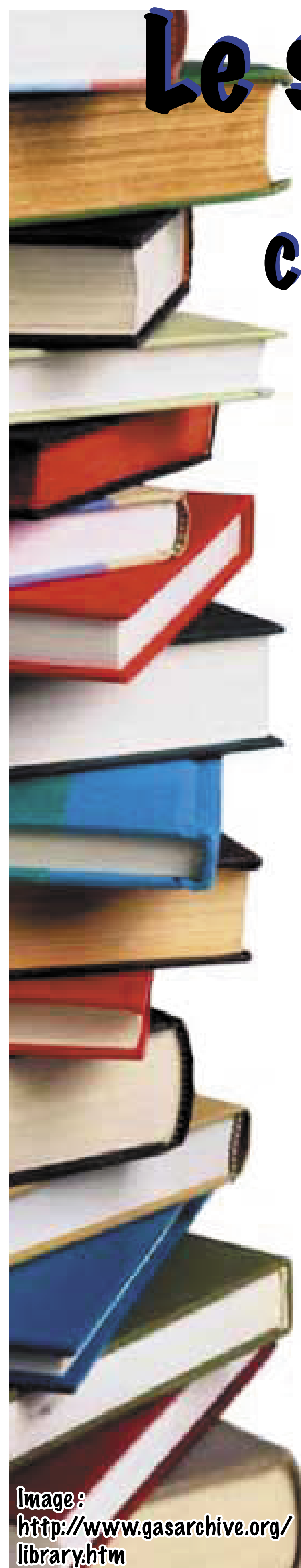


Image : http://www.gasarchive.org/library.htm

Le stress de la mi-session universitaire

Comment y survivre sans devenir fou!

France Michaud
fl_michaud@laurentienne.ca

Deux ou même trois « trucs » pour décompresser et réussir le virage des quiz, travaux et autres examens de mi-session : bouger, bouger encore et... méditer.

Comment est-ce que nous, les étudiants, pouvons rester calmes et concentrés en ces temps fous de la mi-session ? Pour trouver des trucs et astuces, je suis allée à la rencontre d'étudiants bien futés de la Laurentienne et leurs suggestions m'ont susprise par leur simplicité et leur bon sens.

Pour Kevin Bole, un étudiant en 3e année de géographie, sa façon de garder son focus sur les travaux est de rester physiquement actif; il se déterre de sa pile de devoirs et prend du temps pour lui-même. Kevin suggère de s'atteler aux tâches autour de la maison, ou encore de faire le « party » pour décompresser face à un gros projet : « Faites la fête avant pour se déstresser, durant pour continuer et après pour se clairer la tête ! » lance-t-il à la blague. Il croit aussi qu'il faut toujours avoir des collations et du café tout près.

Roxanne Langemann, une étudiante en 2e année de Communication Publique, connait bien le stress. Non seulement il y a l'école, mais elle doit aussi entretenir sa maison et prendre soin de sa famille. Roxanne sait que la santé est cruciale si elle doit assumer ses responsabilités : « Tu n'es bonne à personne si tu te retrouves dans une institution », dit-elle. Mariée et mère de deux enfants, elle suggère de toujours se trouver du temps pour soi-même. Elle s'adonne au yoga et à la méditation.

Lisa Parisotto poursuit ses études à la Laurentienne pour éventuellement devenir enseignante et elle a sûrement des bonnes recommandations à comment faire face aux travaux scolaires. Lisa suggère que le travail soit fait assez tôt. Pour elle, même si la première ébauche ne nous satisfait pas, on peut la laisser reposer et y revenir plus tard pour la retravailler. « Il est inutile de laisser le stress prendre le meilleur de vous! » conseille-t-elle. « Quand je fais un travail, le pire c'est de ne pas savoir ce que je fais, mais dans un cas comme ça, 'you fake it until you make it!' »

Finalement, je dirais que si vous avez des jours où vous êtes en feu, très inspirés et aucun obstacle ne semble vous arrêter, foncez et travaillez fort! Malgré tout, il y aura quand même des journées sans entrain et sans aucune motivation face à vos devoirs. Ça arrive à tout le monde! Cependant, vous aurez quand même besoin de vous forcer et au besoin, de vous enchaîner à votre chaise, à votre pupitre ou même de vous enfermer dans votre salle de travail.

La mi-session amorce une période très difficile pour les étudiants. Osée Kamga, professeur de Communication Publique reconnaît « que les étudiants sont les gens les plus occupés ! » De plus, même si les feuilles tombent déjà, que le temps demeure beau, et que ce n'est pas toujours tentant de s'asseoir à son pupitre et faire des devoirs toute journée, il faut bien qu'on fasse ce qu'on a à faire. Nous opérons tous différemment pour finir notre boulot, mais parfois, nous avons besoin de quelques conseils pour traverser des périodes de stress. J'espère alors que les « trucs » suggérés par Kevin, Roxanne et Lisa pourront en stimuler plus qu'un.



Kevin Bole, un étudiant de 3e année en géographie à la Laurentienne, se déterre de sa pile de devoirs et prend du temps pour lui-même, tout en s'enterrant dans une pile de feuilles en automne à Sudbury
Photo : France Michaud





Ça bouge en résidence!

Le Complexe Résidentiel vient en aide à la communauté sudburoise

Danielle Breault
dl_breault@laurentienne.ca

Au début du mois de septembre, plus de 800 élèves sont déménagés dans le Complexe Résidentiel de l'Université Laurentienne qui est composé de la résidence des étudiants célibataires, du Collège Universitaire et de la Résidence Ouest. Depuis ce temps, plusieurs activités divertissantes ont déjà été planifiées pour garder les résidents occupés. En plus de ces activités amusantes, les résidents participent à plusieurs prélèvements de fonds pour diverses charités locales. En fait, il y a toujours une grande participation à la marche Terry Fox par les gens en résidence et cette année, nous avons réussi à amasser une somme de 4 000 $ pour cette fondation.

Un deuxième évènement annuel a été la soirée de comédie « Yuk Yuk's », dont la fondation choisie pour cette soirée fut « Big Brothers, Big Sisters » de Sudbury; un total de 5 100 $ a été donné à cette charité.

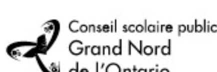
Les élèves en résidence ont aussi organisé une maison hantée ce semestre et les profits sont allés directement à la fondation de la recherche en cancérolgie. Au deuxième semestre, les résidents vont concentrer leurs efforts afin d'amasser de l'argent pour cette même fondation en organisant encore une fois le concours « Airbandz ». Depuis le début de « Airbandz », les étudiants qui ont demeuré dans les résidences ont réussi à amasser plus de 85 000 $.

La prochaine grande soirée est « LUL's Got Talent » qui se déroulera le samedi 27 novembre 2010. Les étudiants vivant en résidence, qui ont été sélectionnés la semaine du 1[er] novembre, vont démontrer leurs talents pendant cet événement et l'argent amassé durant la soirée sera remis à la fondation « Easter Seals ». « LUL's Got Talent » est un événement ouvert au public et les billets sont en vente au coût de 7 $ au bureau de la Résidence des étudiants célibataires. Préparez-vous car il y a encore plusieurs prélèvements de fonds à venir pendant l'année scolaire!



Le comité organisateur de Talent 2009 avec quelques ambassadrices de Easter Seals (au centre) et la gagnante Marie McBride (à la droite des deux ambassadrices)
Photo : Courtney Mellish

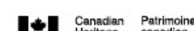


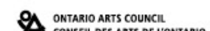














Pagayons vers les Jeux de la francophonie canadienne!

Chloé Hallée-Théoret
Vice-présidente politique
ca_halleetheoret@laurentienne.ca

Le vendredi 22 octobre dernier, les organisateurs des Jeux de la francophonie canadienne (JFC) du Grand Sudbury ont tenu une conférence de presse dans l'édifice Alphonse Raymond pour lancer leurs nouveaux projets : la campagne « Impliquez-vous » et le projet de la salle de nouvelles. Les JFC, créés par la Fédération de la Jeunesse Canadienne-Française (FJCF), sont un événement qui regroupe une délégation jeunesse de chaque province au Canada. À chaque trois ans, environ 1 200 jeunes de 13 à 18 ans de partout au pays se regroupent et participent à une panoplie de volets : arts, leadership et sport. À l'intérieur de ces volets, on retrouve plusieurs disciplines, comme la musique et l'improvisation pour le volet art, les médias et l'organisation d'événements pour le volet leadership et l'athlétisme et le badminton pour les sports. Il y a un quatrième volet, nommé le volet coopératif, où les délégations des provinces sont divisées et les participants sont regroupés et font des activités avec leurs nouveaux groupes.



Conférence de presse des JFC tenue à l'édifice Alphonse Raymond (Université Laurentienne) le vendredi 22 octobre 2010
Photo : www.jeuxfc.ca

La campagne « Impliquez-vous » a pour but de recruter les gens qui veulent faire du bénévolat pour les JFC en juillet 2011 avec l'aide de Bénévolat Sudbury et en se servant de vidéos promotionnelles. Ces vidéos sont disponibles sur le site Web des JFC au www.jeuxfc.ca et sur leur page Facebook. Les JFC comptent environ 500 bénévoles de tout âge.

Le projet de la table des médias, une collaboration avec l'Université Laurentienne, l'Université de Sudbury et l'Université de Huntington, permet aux étudiants de l'Université Laurentienne de s'impliquer auprès d'une chaîne médiatique de la région. Parmi ces médias, on retrouve L'Orignal déchaîné, Le Voyageur, Le Sudbury Star, East Link et Le Loup 98.9 FM. À chaque mois, les étudiants choisis créeront un article, un reportage, une vidéo ou autre, selon les critères du partenaire médiatique, jusqu'au mois d'avril 2011. Chaque partenaire médiatique assigne un thème qui a rapport aux JFC et l'ouvrage de chaque étudiant dans ce projet devra respecter ce thème.



Remerciement destiné à l'Orignal déchaîné en reconaissance de son partenariat avec les JFC
Photo : www.jeuxfc.ca

Si vous désirez vous impliquer, vous pouvez visiter leur site web et remplir le formulaire en ligne pour devenir bénévole.

L'ONF et le concours « Cinéaste recherché »

Michel Laforge
Éditeur / Rédaction
mr_laforge@laurentienne.ca

L'Office national du film (ONF) offre, depuis 70 ans, une méthode de distribution artistique aux cinéastes professionnels canadiens. En servant de lien entre les cinéastes et les spectateurs, l'ONF est un excellent outil pour faciliter la diffusion des films indépendants, ainsi que pour assurer la reconnaissance de leurs concepteurs.

D'ailleurs, c'est par l'entremise de l'ONF qu'Andréanne Germain, jeune cinéaste franco-ontarienne, a réussi à produire son film « Pis nous autres dans tout ça? ». Visant à sensibiliser et informer les nationalistes québécois de l'origine de la Saint-Jean-Baptiste (la fête des Franco-canadiens), Germain et deux Québécois qu'elle a recrutés s'arment de drapeaux franco-ontariens et se promènent sur les plaines d'Abraham à Québec.

C'est pour donner à la relève des cinéastes que l'ONF a mis sur pied le concours Cinéaste recherché(e) en 1980 afin qu'ils puissent réaliser un premier film d'animation professionnel.

D'ailleurs, l'ONF nous a fait parvenir le film gagnant de l'année 2006, soit « La formation des nuages » de Marie-Hélène Turcotte. De nature quasi monochrome et sans paroles, le film arrive pourtant à nous intriguer. Pouvant être interprété de plusieurs façons, il faut dire qu'il fait travailler le cerveau. En autres mots, son écoute est loin d'être une activité passive!

Pour ceux qui sont intéressés à participer au concours ou qui voudraient obtenir plus de renseignements à son sujet, vous pouvez communiquer avec Karine Desmeules au (514)-283-9299 ou k.desmeules@onf.ca De plus, pour ceux qui désirent visionner les films des années passées de Cinéaste recherché, ou bien « Pis nous autres dans tout ça? », vous pouvez vous rendre sur la page facebook du concours (facebook.com/cineasterecherche) ou sur le site web de l'ONF (www.onf.ca) en cherchant « Pis nous autres dans tout ça? ».



Scène du film « Pis nous autres dans tout ça » par Andréanne Germain
Photo : www.onf.ca

Notre grand pays démocratique n'a plus le droit de vote

Christine Bergeron
Éditrice / Rédactrice
cz_bergeron@laurentienne.ca

Le 12 octobre 2010, le Canada a perdu la confiance du monde par le biais de son siège au Conseil de sécurité à l'Organisation des Nations Unies. En fait, après avoir terminé en dernière place aux deux premiers tours du scrutin, le Canada a décidé de laisser le cinquième et dernier siège au Portugal. Par le fait même, il laisse alors tomber son droit de vote au sein de l'ONU ainsi qu'une grande partie de sa renommée internationale.

« Laisser tomber » s'avère une expression assez faible dans ce qu'elle implique. De peur d'être éliminé, le Canada a décidé de ne pas participer au troisième tour de scrutin, espérant ainsi garder un peu de dignité. Mais où est vraiment la dignité canadienne à l'échelle mondiale? Tandis que le gouvernement canadien et ses divers partis se jettent la balle, la crédibilité canadienne s'amoindrit aux yeux des chefs d'État internationaux.

Au début de l'ONU, le Canada était très actif et a participé à la création des « organes » de cette organisation, ainsi qu'à la création des « casques bleus ». En fait, il s'agit de la première fois depuis la création de l'ONU que le Canada perd son droit de vote. Plusieurs hypothèses pourraient expliquer les raisons pour lesquelles le vote de notre pays serait rendu indésirable d'un point de vue international. D'une part, certains stipulent que cela serait dû à la mauvaise attitude du gouvernement canadien face à la question des changements climatiques, tandis que d'autres parlent de la diminution d'aide promulguée à certains États africains. Enfin, plusieurs pensent que cette perte serait liée au soutien du pays envers Israël et les guerres du Moyen-Orient.

Nul doute possible, la reconstruction de la confiance internationale du Canada nécessitera beaucoup de pain sur la planche. Par le biais de deux discours du premier ministre du Canada, Stephen Harper, la politique et les tactiques du gouvernement conservateur, la communauté mondiale a tout de même décidé de donner le siège du Canada, acquis par principe et par une réputation excellente, à d'autres pays.



Casques bleus
Photo : http://www.drapeaurouge.fr/index.php?post/2007/11/27/1239-le-deshonneur-des-casques-bleus-de-raymonde-provencher

Serions-nous en train de perdre notre notoriété mondiale en tant que pays pacifique? Est-ce que le Canadien qui voyage à l'étranger va commencer à avoir honte d'afficher sa nationalité? Sommes-nous en train de perdre le Canada tel qu'il est décrit ci-dessous par L'Encyclopédie Canadienne? « Le Canada est d'avis que la collaboration avec les autres pays demeure notre plus grand espoir de résoudre les problèmes mondiaux comme la pollution, la discrimination raciale, la faim, la discrimination sexuelle et d'autres problèmes qui préoccupent et, finalement, atteignent les Canadiens.[1] »

Bien qu'un tel questionnement puisse s'avérer exagéré, j'espère qu'il pourra faire réfléchir les Canadiens sur la notoriété et l'intégrité de notre pays. À ce moment-là, mon objectif sera atteint. Dans le dernier numéro du journal, j'ai mentionné que nous, Franco-Ontariens, devrions agir au lieu de se plaindre et à mon avis, en tant que pays, le Canada doit retrouver sa notoriété et son intégrité, ainsi que les valeurs qui lui sont chères.

[1] http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=f1ARTf0008231

L'Université Laurentienne reconnaît le courage d'une femme pakistanaise

Brigitte Dupuis
Déléguée aux relations communautaires
Délégation Droits et Démocratie à l'Université Laurentienne
ba_dupuis@laurentienne.ca

En 2002, Mukhtar Bibi a été victime d'un viol collectif ordonné par le conseil tribal de son village, Meerwala au Pakistan, car son frère a supposément commis un crime. Traditionnellement, après avoir subi un tel déshonneur, la femme doit se suicider. Mukhtar Bibi, aussi connue Mai, a choisi d'entreprendre un parcours différent : elle a décidé de poursuivre les hommes qui l'ont violée. Mme Bibi a reçu une compensation de 8 300 $ du gouvernement pakistanais et elle a utilisé cet argent pour construire une école pour filles et une autre pour garçons au sein de son village.

Elle a également fondé la Mukhtar Mai Women's Welfare Organisation (MMWWO) qui offre du support et des services tels qu'un abri pour femmes et de l'aide juridique. Mme Bibi et son organisation gèrent maintenant quatre écoles, dont une a été sévèrement endommagée par les inondations au Pakistan.

L'Université Laurentienne a décerné un doctorat honorifique à Mukhtar Bibi à la collation des grades du 30 octobre 2010 pour son dévouement envers l'éducation et la justice sociale. Diverses activités ont été planifiées lors de la visite de Mme Bibi à Sudbury, notamment une séance de dédicaces à Chapters, un diner dans la salle Brenda Wallace, un souper avec la communauté pakistanaise de Sudbury et des présentations parmi plusieurs écoles secondaires de la région.

Au retour des étudiants suite à la semaine de lecture, le 1er novembre, la Délégation Droits et Démocratie à l'Université Laurentienne a invité Mme Bibi à raconter son histoire aux étudiants de la Laurentienne et plus de quarante personnes se sont présentées pour l'évènement. Son message était clair et simple : l'éducation est la seule façon de mettre fin à la violence.

Pour ceux qui sont intéressés, son livre intitulé « Déshonorée » a été traduit en 23 langues et est maintenant disponible en français à la Librairie du Nouvel-Ontario : Grand Ciel Bleu.



Mukhtar Bibi (à droite) et sa traductrice Saifa Asif (à gauche)
Photo : Brigitte Dupuis

Le texte français suit celui en anglais

Christine Bergeron
Éditrice / Rédactrice
cz_bergeron@laurentienne.ca

Qui sont ceux qui ont reçu une invitation à participer à une « Poule » de hockey dans leur courriel de la Laurentienne il y a quelques semaines? Je dois avouer que je n'étais pas surprise de voir dans la case sujet du courriel, « Hockey pool / Poule de Hockey ». À vrai dire, ce n'est pas la première fois que l'on reçoit des courriels de ce genre. Ce n'est peut-être pas un sujet dont tout le monde parle, mais à mon avis, il est digne d'être entendu!

Combien de fois nous rabat-on les oreilles avec le message « Le texte en français suit celui en anglais » et que le texte en français est si difficile à lire qu'il est préférable de lire celui en anglais si l'on veut comprendre le message? Parfois, on croirait que les traducteurs se sont fiés uniquement à Google traduction.

Malgré tout, peut-on simplement blâmer l'Université Laurentienne, surtout lorsque nous savons que dans notre vie quotidienne, les gens se contentent de traduire les textes le plus vite possible en croyant faire plaisir aux francophones? Ces textes sont censés démontrer que l'université pense à nous, les francophones, et donnent l'impression que nous devrions être reconnaissants de ce fait. Néanmoins, en tant que Franco-Ontarienne, je crois que le terme « Pool de Hockey » est beaucoup plus compréhensible que celui de « Poule ». En effet, je ne comprends vraiment pas ce que vient faire cet animal de ferme dans ce contexte particulier.

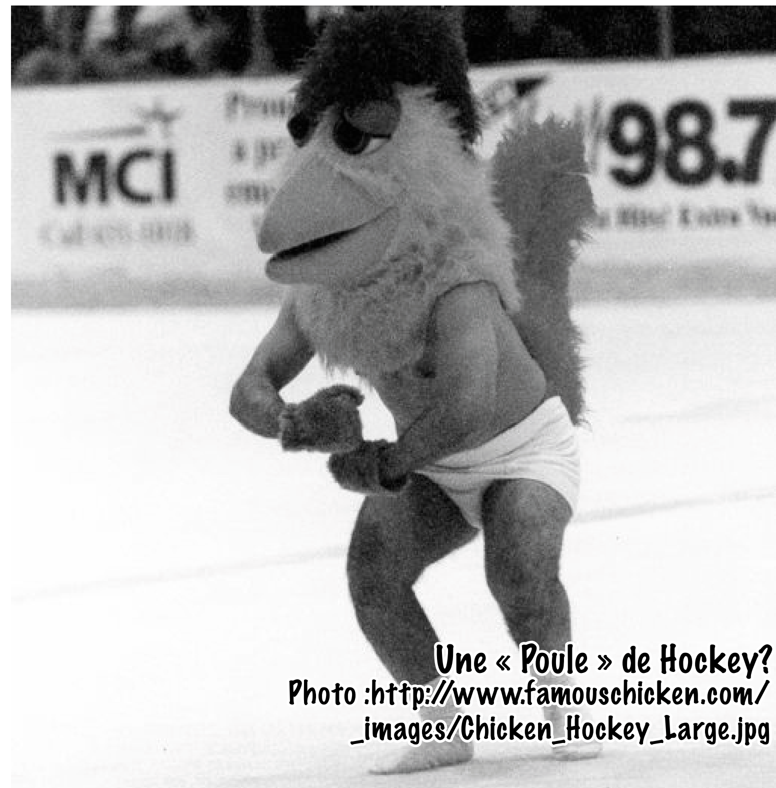
Qui a déjà assemblé un meuble accompagné d'indications françaises très floues? Ou encore, tenté de faire fonctionner un appareil électronique dont les instructions étaient écrites dans une langue incompréhensible, définie par les fabriquant comme du français? Voilà la question que nous posait notre professeur d'Anglicismes et canadianismes, dans un cours de linguistique ici à la Laurentienne.

C'est à ce moment que je me suis rendue compte que l'on vivait dans un monde où on doit « fixer la tablette de miroir en la vissant par le bas à l´aide de la tringle filetée [pour faire le] montage de l'applique de miroir [afin de] visser les cornières de montage sur le dos de l'applique seulement pour montage d'une étagére latérale avec prise de courant [il faillent] visser la plaque d'assemblage et faire sauter le passage du cable [et] visser le cache sur le dessus.[1]» et tout cela, dans le but de construire une armoire surmontée d'un miroir.

Peut-on vraiment se plaindre? Nous-mêmes en tant que Franco-Ontariens parlons le « franglais ». Chaque jour, la langue familière fait partie de notre vocabulaire et il nous est impossible de cacher le fait que nous parlons un français « incorrect ». Comment le monde extérieur peut-il alors s'attendre à ce que nous différencions une mauvaise traduction d'un dialecte? C'est à ce niveau que les traducteurs se trompent! En effet, ce n'est pas parce que nous parlons en langue familière que nous ne pouvons pas reconnaître un texte dont la syntaxe et l'orthographe sont incorrects. À vrai dire, c'est notre capacité de comprendre les divers niveaux de la langue française qui fait en sorte que notre culture soit si riche.

Alors, la prochaine fois que vous lirez une mauvaise traduction, pensez à ceci. Ce n'est pas parce qu'on communique verbalement « en franglais » ou en slang que nous sommes une population d'attardés, incapables de distinguer la différence entre un « Parking » et un « stationnement ». De surcroît, nous savons très bien qu'une poule ne ramasse pas d'argent, à l'exception des œufs vendus par le fermier bien sûr!

[1]http://www.villeroy-boch.com/fileadmin/images/Planer_Architekten/Service/Datenservices/Montageanleitungen/Moebel/MAL_GEJO_Leuchte_Ablage.pdf



Une « Poule » de Hockey?
Photo :http://www.famouschicken.com/_images/Chicken_Hockey_Large.jpg

Trop de monde en parle
Les langues et leurs clichés

Rebecca Salazar
rx_salazar@laurentienne.ca

Lorsque j'ai reçu le thème pour cette édition de l'Orignal, j'ai aperçu une savoureuse ironie dans l'idée de combiner « tout le monde en parle » avec mon propre thème du langage et des langues. Pour cette édition, je m'intéresserai donc à un phénomène qui fait l'embarras de la plupart des langues, et dont, certainement, tout le monde en « parle » : le cliché.

Par définition, un cliché est une phrase ou une métaphore qui est si souvent répétée qu'elle devient une sorte de convention linguistique pour son sens métaphorique, tandis que son sens littéral est largement oublié. Si par exemple on discute d'un grand secret et que je vous confie que « mon petit doigt me l'a dit », ce n'est pas souvent qu'on imaginera soudainement que mon petit doigt ait une bouche, une voix et de multiples sources de connaissance. En fait, un cliché c'est n'importe quelle déformation du langage qu'on laisse passer inaperçue, puisque finalement, trop de monde en parle.


Photo : http://sketchedout.files.wordpress.com/2007/11/flyingpigs.jpg

Si on s'ouvre les yeux un moment et on se met à chercher les endroits ou les clichés ont infecté la langue française, leur virulence devient surprenante. Pour prouver l'importance que les clichés ont pris dans la conversation et même dans les médias, il existe aujourd'hui de nombreux dictionnaires qui visent à diminuer les traductions fautives des expressions populaires et conventionnelles. En Europe, le Lexique anglais/français des clichés de presse et expressions du quotidien de Marie-Laure Chable circule déjà depuis 1994. Le dictionnaire Larousse diffusé en ligne contient un Dictionnaire des expressions, définissant plus de 30 000 de celles-ci.

Certes, plusieurs clichés se traduisent de façon bizarre. En français, on exprime parfois que nos rêves les plus farfelus s'accompliront « quand les poules auront des dents ». En Anglais, par contre, la même expression existe sauf qu'elle conjure avec l'image beaucoup plus mignonne de petits cochons roses ayant des ailes blanches.

D'autres clichés encore résultent des cas où on emprunte des mots ou des phrases provenant d'une autre langue. Si en français, on tente de « faire du sens », on milite contre l'anglicisme qui déforme le vouloir d' « avoir un sens ». La langue anglaise, cependant, semble trouver dans les expressions françaises un certain « je ne sais quoi », et les emprunte par milliers, raffolant des beaux accents et des tournures élégantes.

Sur cette note, certains mots jouent au caméléon et s'infiltrent dans plusieurs langues à la fois : le « leadership » anglais est également « leadership » en français et même en espagnol on parle d'être un bon « líder ».

De plus, certains clichés transcendent les limites des langues et s'attaquent à des cultures entières : qui du monde occidental ne penserait pas « amour » lorsqu'on lui montre une rose? Qui du monde occidental ne pense pas « déception » lorsqu'on cite l'image d'un cheval de bois, le beau cadeau de Troie? Ça nous démontre comment on tient pour acquis l'histoire du monde, la culture classique et la poésie populaire dans nos conversations quotidiennes.

Ce qui nous reste, enfin, c'est la désillusion qui rayonne de l'impression que nos langues souffrent d'un profond manque d'originalité. Comment trouver de nouvelles expressions, sans parler en métaphores si obscures que personne ne comprendrait ce qu'on dit? J'ai déjà entendu quelques jeunes écrivains se lamenter de la difficulté d'éviter les clichés dans leur œuvre; la difficulté, enfin, d'écrire une phrase dont tout le monde n'a pas déjà entendu.

Je présente une solution possible—quoiqu'elle n'est pas originale—essayons donc de traduire quelques clichés. De plus, prenons comme exemple un cliché absolu : l'amour, les roses, le cœur…

En français, on appelle son bien aimé « mon cœur ». En anglais, on dit, quoique moins souvent, « apple of my eye ». En espagnol, il existe l'expression « mi corazon de melon ». Alors si on traduisait? « Pomme de mon œil » sonne un peu moins gracieux, disons, que « mon cœur de melon ». C'est curieux, quand même. Espérons par contre que ça ne devienne pas le prochain cliché!

Bilinguisme des facultés des Humanités et des Sciences sociales

Michel Laforge
Éditeur / Rédacteur
mr_laforge@laurentienne.ca

Pour ceux qui ont lu mon article « Où sont les nouveaux zélés » dans le dernier numéro, vous avez pu prendre un peu conscience des luttes, premièrement pour instaurer le bilinguisme et le biculturalisme, ensuite pour veiller au respect du fait français à la Laurentienne durant les années 70s lorsque l'idée de bilinguisme et de biculturalisme avait échoué.

C'est avec un goût amer à la bouche que j'ai appris récemment qu'on cherchait de nouveau à rendre bilingue les facultés des Humanités et des Sciences sociales de l'Université Laurentienne. Une lettre envoyée aux membres de ces facultés le 12 octobre 2010 invitait les étudiants (ainsi que les professeurs et secrétaires à d'autres moments de la semaine) à faire part de leurs commentaires face au plan académique de la nouvelle doyenne Elizabeth Dawes.

Le plan visait, entre autres, à « augmenter le contenu autochtone à travers le curriculum et embaucher des professeurs autochtones dans différents départements », de « créer des programmes bilingues [afin] de resserrer les liens avec les communautés que [l'Université dessert] », d'augmenter l'interdisciplinarité des diplômes et finalement « d'améliorer la viabilité [des] programmes afin que l'on puisse investir dans les domaines prioritaires (ex. contenu autochtone et cours en français dans tous les départements) ».

Bien que le plan soulignait certaines lacunes de l'Université, il ne répondait pas nécessairement avec les meilleures solutions. D'ailleurs, il suggère notamment que pour élever le nombre d'élèves inscrits dans les cours offerts en français, l'Université devrait suivre l'exemple de l'Université de Moncton qui mène une importante campagne de recrutement auprès des élèves d'immersion. Ce que le plan néglige de mentionner, c'est que l'Université de Moncton est une université unilingue française, et a donc moins à craindre face au maintien d'une culture majoritairement francophone.

Afin d'inciter ces élèves nouvellement attirés, on suggère, dans le plan, de mettre sur place un système de baccalauréats bilingues où les étudiants pourraient faire une majeure dans leur langue maternelle et une mineure dans l'autre langue. Les élèves suivant des cours dans leur seconde langue « pourraient obtenir une note de S (satisfaisant) ou F (échec) plutôt qu'un pourcentage dans les cours de la mineure en langue seconde. Autrement, les étudiants auraient peut-être peur de faire baisser leur moyenne ».

En autres mots, on vise à permettre aux anglophones de suivre des cours en français sans trop faire d'effort, pour qu'ils puissent passer le cours avec une note respectable. Bien que le même est vrai pour les francophones qui suivraient des cours en anglais, ils le font déjà en grande partie, et ce malgré la difficulté additionnelle de la seconde langue.

Une autre « lacune » de la Laurentienne était qu'elle offrait des diplômes avec une « spécialisation excessive ». Le plan académique suggérait que ces diplômes ne constituaient pas une utilisation efficace des ressources de l'université parce que les mêmes compétences étaient développées peu importe le contenu des cours offerts. On pose donc la question : N'y a-t-il pas une raison pour laquelle il existe une limite sur la quantité de cours de première année qu'un étudiant peu prendre afin de compléter son baccalauréat?

Il faut également songer à l'utilité d'un baccalauréat spécialisé. Bien que les diplômes qui mettent l'accent sur l'ampleur des études ont certainement une valeur, il ne faut pas non plus finir avec un baccalauréat en « cocktailpartyologie » où un détenteur est légèrement connaissant dans plusieurs sujets, mais spécialisé en aucun.

Une fois ces points abordés, Mme Dawes a demandé aux étudiants de lui faire des suggestions au lieu du plan qu'elle avait mis en place. C'est en discutant des difficultés qu'éprouvent actuellement les francophones de l'Université Laurentienne (voir l'article de Josée Prévost dans le dernier numéro) comme les manuels anglais dans les cours en français, les programmes qui ne sont offerts que partiellement en français malgré le fait qu'on affiche l'inverse, etc., que la direction de la discussion a changé. Mme Dawes, ainsi que les étudiants anglophones présents à la réunion, n'étaient pas au courant de plusieurs de ces difficultés. Ils étaient même d'accord qu'avant de procéder à l'adoption d'une politique de bilinguisme au sein des facultés des Humanités et des Sciences sociales, il fallait d'abord assurer l'intégrité des programmes en français qui existent actuellement. Également, Mme Dawes nous a assuré qu'elle nous garderait au courant des prochains développements à ce sujet.

Mme Dawes, nous les membres de la communauté francophone de la Laurentienne, et surtout ceux qui font partie des facultés des Humanités et des Sciences sociales, attendons de vos nouvelles!



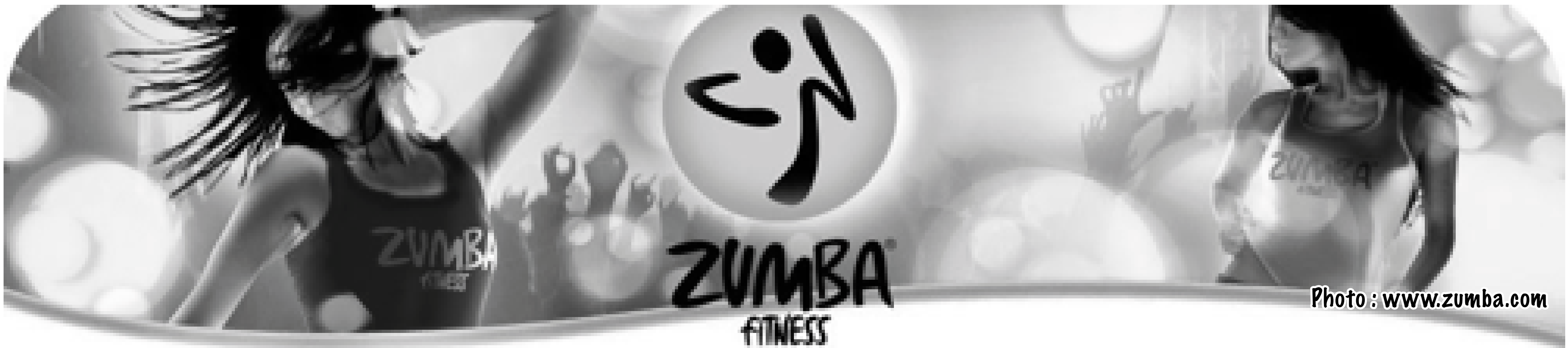


Photo : www.zumba.com

Julie Sovinski
jx_sovinski@laurentienne.ca

Le rythme de vie que nous avons en tant qu'étudiants, avec les études et les travaux qui s'accumulent de plus en plus, ne nous permet pas toujours de trouver le temps et la motivation nécessaires pour se garder en forme. D'ailleurs, pendant les dernières années, ne pas avoir le temps était toujours mon excuse. Cependant, cet été, j'ai découvert une activité qui m'a vraiment inspirée et que je désire partager avec vous!

Je parle du Zumba. Certains d'entre vous en avez possiblement déjà entendu parler puisqu'il s'agit d'un programme de remise en forme créé par Beto Perez qui, pendant les dernières années, est devenu de plus en plus populaire. En fait, des statistiques de mai 2010 révèlent que des cours de Zumba sont offerts à plus de 60 000 emplacements parmi 105 pays. En somme, il semble y avoir un nombre extraordinaire d'environ 7,5 millions de participants.

Le Zumba est un type d'aérobie original et dynamique qui est pratiqué au rythme de la musique latine, où un instructeur ou une instructrice fait des pas de divers styles de danse tels que la salsa, le merengue, le flamenco, le reggaeton, le bollywood ou le cha-cha que les gens doivent imiter. D'ailleurs, il a été démontré que ces rythmes permettent de réduire le stress et d'améliorer l'humeur. L'entraînement est fait par intervalles de rythmes plus ou moins rapides, ce qui permet de ne pas être pris dans une routine durant laquelle on répète sans cesse les mêmes mouvements.

Les bienfaits du Zumba sont nombreux. Pendant la session, qui est habituellement d'une durée d'une heure, les participants brûlent des calories, se redonnent de l'énergie, et tonifient différentes parties de leur corps. Dépendamment du type et de la composition de votre corps, il est possible de brûler entre 500 et 1 000 calories par session.

Au Zumba, il est important de bouger et de s'amuser. Si les pas sont difficiles à suivre, on doit seulement continuer à danser et à profiter de la musique. C'est une activité qui convient à presque tout le monde, peu importe leurs capacités physiques et leur âge. De plus, c'est une activité qui se pratique très facilement entre amis. D'ailleurs, pendant les premiers cours, j'y suis allée avec des amies et on a bien ri. Les instructeurs réussissent à créer une atmosphère très encourageante, alors ne vous inquiétez pas. Où je vais, l'instructrice vient même danser avec nous sur le plancher de danse et elle est très motivante. De plus, les lumières sont toutes fermées pendant la session et seulement des lumières de type « disco » sont allumées. Des séances de Zumba sont aussi offertes à la piscine et elles semblent très intéressantes.

Le fait que la séance d'entraînement se fasse en groupe est aussi très encourageant. Cependant, pour ceux qui ne se sentent pas à l'aise d'aller danser dans un groupe, il existe aussi des DVD de Zumba qui permettent de faire le même genre d'entraînement à la maison lorsque cela vous convient.

Finalement, la prochaine fois que vous manquerez d'inspiration pour aller vous entraîner, je vous suggère fortement de considérer le Zumba. Il s'agit honnêtement d'un programme destiné à vous faire aimer l'exercice physique ! En fait, je n'ai jamais vraiment eu à me forcer à y aller parce que j'en avais vraiment le goût. Si vous êtes comme les 7,5 millions de gens qui y sont déjà accrochés, vous ne regretterez pas d'y être allés. Essayez-le! Ça en vaut la peine! Si vous y êtes intéressés, je vous conseille de visiter le site web suivant pour obtenir de l'information au sujet des cours offerts à Sudbury : www.zumbasudbury.com.

Bien à la vue pour sensibiliser!

Josée Prévost
Édition / Mise en page
jx_prevost@laurentienne.ca

Le mois d'octobre est le mois de la sensibilisation au cancer du sein et cette année, la station de radio « The New Hot 93.5 », en partenariat avec la Fondation du Nord pour la recherche en cancérologie (FNRC), ainsi que d'autres organismes participants dans la ville du Grand Sudbury, a organisé « Bras Over Paris », une campagne axée plutôt vers les jeunes femmes. Le but de cette campagne était essentiellement d'accroître la sensibilisation au cancer du sein tout en communiquant l'importance des auto-examens, du dépistage et du traitement rapide de la maladie.

C'est en écoutant la radio un matin en me préparant que j'ai entendu parler cette campagne. On encourageait les gens à décorer une brassière et à la déposer à un des divers emplacements participants dans la ville du Grand Sudbury. C'est ensuite en faisant le ménage dans mes tiroirs que j'ai découvert que j'avais au-delà de sept brassières que je ne portais plus (et certaines, que je n'avais jamais portées). J'étais prête à aller les déposer moi-même chez un des organismes participant à cette campagne, mais par coïncidence, en visitant Facebook, j'ai reçu une invitation à un « BOOBIE PARTY » de la part d'une amie. Elle souhaitait organiser une soirée dans le but de décorer des brassières pour l'évènement « Bras Over Paris ». Notre contribution aiderait peut-être à sensibiliser certaines personnes au cancer du sein. Mes sept brassières en main, je me suis donc rendue au « Boobie Party » le samedi 23 octobre dernier. Assises à une longue table remplie de colles brillantes et d'autres matériaux d'art plastique, nous étions une dizaine de filles. Nous nous sommes amusées pendant des heures à décorer près de 20 brassières tout en discutant du but de ce que nous faisions. Fières de ce que nous avions accompli, une d'entre nous s'est chargée de déposer nos œuvres d'art à un des plusieurs organismes participants dans la ville du Grand Sudbury. Allions-nous reconnaître les résultats de notre séance d'art plastique parmi les autres brassières qui seraient accrochées en avant de la place Tom Davies, la semaine du 24 au 31 octobre? Ce n'était pas vraiment important. En fin de compte, nous souhaitions qu'il y en aurait un grand nombre.



Une brassière décorée par Lynne Racette
Photo : Amanda Goupil

En feuilletant le Northern Life, le mardi 2 novembre dernier, j'ai pris connaissance d'un commentaire de la part d'un des lecteurs qui m'a un peu découragée. À mon avis, cette personne n'a pas bien compris le but de la campagne « Bras Over Paris ». Elle est d'avis que le fait de suspendre des brassières publiquement est un geste offensif, constitue un manque de respect envers les femmes en général, que cette idée est « tacky » et tout simplement une perte de temps. À cette femme et à tous ceux qui ont la même opinion qu'elle, j'aimerais préciser que le but de l'évènement n'était pas de recueillir le plus de brassières possible et de les exposer aux citoyens de la ville du Grand Sudbury, mais plutôt de sensibiliser les jeunes gens et les moins jeunes au sujet du cancer du sein. Malgré le fait que le cancer du sein n'est pas commun chez les femmes âgées de moins de quarante ans, il y a quand même un nombre significatif de cas de cancer parmi ce groupe d'âge. Plusieurs jeunes femmes se croient invincibles et croient qu'elles ne seront jamais atteintes du cancer du sein. L'idée de la campagne était d'encourager les jeunes (et moins jeunes) femmes à penser à la raison pour laquelle elles décoraient une brassière et de prendre conscience de la signification de cet événement. On souhaitait essentiellement leur faire comprendre l'importance d'une mammographie régulière, ainsi que les dangers associés au cancer du sein. Certaines femmes ont décoré leur brassière en souvenir d'une personne qui a été atteinte du cancer, d'autres pour encourager la recherche en cancérologie pour notre génération, ainsi que celle du futur, ou même pour d'autres raisons personnelles. À mon avis, il n'y a rien d'offensif ou de « tacky » là-dedans…

Au Canada, le cancer du sein est un des types de cancer qui est le plus souvent diagnostiqué chez les femmes. Depuis les années 1980, à cause de campagnes de sensibilisation, le taux de mortalité relié au cancer du sein a diminué de façon significative et on espère qu'il continuera ainsi. En effet, on a perçu une diminution de 5 % dans le taux de mortalité au cours des dix dernières années. Aujourd'hui, on estime que le taux de survie au Canada se trouve maintenant entre 87 et 90 % pour les femmes de 40 à 79 ans et, pour les femmes âgées de moins de 40 ans, le taux de survie est d'environ 82 %. Malgré ces faits, la Société canadienne du Cancer estime tout de même qu'au cours de l'année 2010, plus de 23 200 canadiennes apprendront qu'elles sont atteintes du cancer du sein et au-delà de 5 300 femmes mourront suite à ce diagnostic. En fait, depuis l'année dernière, plus de 400 femmes dans la ville du Grand Sudbury ont reçu un diagnostic de cancer du sein.

En général, les femmes qui sont le plus à risque de développer le cancer du sein sont celles âgées de 50 à 69 ans et ce sont elles qui sont encouragées à passer une mammographie au moins à tous les deux ans, une procédure relativement simple et qui peut sauver la vie. Il est important de mentionner que plusieurs femmes sont en vie et en santé maintenant pour la simple raison que leur cancer a été découvert (soit par auto-examen ou par mammographie) et traité très rapidement, alors il en vaut certainement la peine de signaler n'importe quel changement à son médecin. En effet, plus le cancer est dépisté tôt, plus la chance de survie est bonne!

Revenons alors à la campagne « Bras Over Paris ». Il est certain que si les organisateurs de cet événement ont réussi à recueillir plus de 1 000 brassières pendant le mois d'octobre, c'est que plusieurs personnes dans la ville du Grand Sudbury ont pris connaissance de la cause. Selon moi, si cette campagne a pu encourager une seule personne qui ne serait pas allée passer une mammographie auparavant à y aller, cela en a certainement valu la peine. Après tout, la possibilité de sauver une vie n'est certainement pas une « perte de temps ».

Malgré le fait que le cancer du sein est une maladie relativement rare chez les hommes, il est quand même important de mentionner qu'eux aussi sont à risque d'être atteints de cette maladie.

Construction mystérieuse : Un chemin qui mène nulle part

Mélanie Durette
mx_durette@laurentienne.ca

En ce jour de novembre glacé à l'Université Laurentienne, le ciel voilé de nuages annonce l'arrivée de la première neige et le vent puissant s'abat sur les arbres en les dérobant de leurs dernières feuilles.

Les étudiants en classe dans l'édifice des Arts travaillent à un défi mathématique que leur professeur vient justement de leur assigner. Ce dernier, qui circulait en classe pour aider ses étudiants, jeta un coup d'œil vers la fenêtre et s'aperçut d'un ajout tout à fait bizarre au chemin de la Place des fondateurs. Le professeur, au regard perplexe, demanda à ses étudiants de lui décrire l'utilité de cette nouvelle branche du chemin qui semble mener nulle part.

Un étudiant ayant terminé sa recherche à la bibliothèque se dirigea dehors pour se rendre à l'édifice Parker. Cette marche à travers la Place des fondateurs, si familière aux gens qui fréquentent la Laurentienne, est maintenant différente. L'étudiant, ému du changement, s'arrêta pour mieux observer la déviation de la piste habituelle de cette promenade.

Où mène-t-elle et pourquoi? Un chemin est censé nous faciliter le trajet d'un lieu à un autre. Que ce soit pour lier les édifices ou mener à une jolie sculpture, les sentiers ont une raison d'être. Ils nous indiquent le parcours essentiel à prendre pour arriver à notre destination sans se perdre. Une route qui mène à l'obscurité dérange l'esprit humain. Lors de l'ère des grandes découvertes, les gens n'avaient pas peur de se créer leur propre chemin, de découvrir des mondes nouveaux sans chemin fixe prédéterminé. De nos jours, les habitués aux trajectoires si bien identifiées éprouvent de grandes difficultés à se retrouver sans guide ou indication. Dépenser de l'argent pour un tout petit ajout au chemin de la Place des fondateurs, qui ne semble pas indiquer aucun lieu précis ou monument, paraît absurde.

Est-il juste de dire que ce sentier n'a aucune raison d'être? Il est fort possible que ce chemin nous identifie quelque chose de plus abstrait, mais qui a autant de valeur. Il tente peut-être de nous rapprocher de la nature et de nous inciter à s'asseoir près des arbres pour contempler la beauté du Nord de l'Ontario. Il vise possiblement à nous guider vers une réflexion philosophique approfondie par l'élimination des contraintes d'un trajet structuré. Nos vies à haute vitesse remplies de stress et de turbulences sont en grand besoin de s'écarter de la folie de notre société.

Une piste sans but concret ou visible réussit quand même à faire parler les gens. Cette charmante petite voie sans issu a alors une mission après tout.



Un ajout au chemin de la Place des fondateurs
Photo : Mélanie Durette

Fédération canadienne des étudiantes et étudiants cfs fcéé

Travailler ensemble, ça marche.



SIX
CAMPUS

ont éliminé progressivement l'eau en bouteille depuis que la FCEE a entrepris sa campagne contre l'eau embouteillée sur les campus.



557 $
PAR ÉTUDIANT-E

économies en frais de scolarité cette année grâce au gel des frais de 2004 à 2006.



430 $
MILLIONS

fonds disponibles par l'entremise du nouveau régime fédéral de bourses d'études.



CARTE
ISIC

Tous les étudiants et étudiantes à temps plein membres de la FCEE y ont droit gratuitement. Les non-membres doivent payer 20 $.

fceeontario.ca

pour en savoir plus sur votre fédération.